

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXXV. Australie. - Indigènes.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

face du sol. C'est pourquoi, suivant toute apparence, elles étaient contemporaines avec le bois pétrifié qui se trouve disséminé en grande quantité sur toute cette étendue de pays. Près de la chaîne des marais du Kingdom, qui forment une des sources du Hunter, et à quelques milles seulement au N. O. du mont Wingen, sont des troncs d'arbres encore debout sur le sol, qui semblent avoir été pétrifiés sur le lieu même où ils crurent jadis. En quelques endroits, ce bois est fortement imprégné de fer. Le long de la côte, à trois milles au N. de New Castle, à la marque de la marée haute, dans la falaise et sous un lit de houille, fut dernièrement découverte la tige d'un arbre pétrifié dans une position verticale; en la brisant, elle présenta une belle couleur noire, annonçant que le bois passait à l'état de jais. Sur le sommet du mur qui porte le télégraphe à New-Castle, on trouva le tronc d'un autre arbre, étendu dans une position horizontale et enseveli à un pied au-dessous de la surface du sol; le grain du bois était d'un beau blanc. Dans ces deux échantillons se trouvaient d'ailleurs des veines minces de calcédoine.»

Pour en terminer au sujet de la géographie physique de l'Australie, il faut ajouter qu'il est impossible d'accepter, pour elle, les dénominations que les anciens découvreurs ont imposées tour à tour à chacune de ses parties, telles que Terre-de-Nuytz, d'Eendracht, de Witt, d'Arnhem, de Leeuwin, etc. Toutes ces divisions arbitraires et vagues ne précisaient rien, et dans tous les cas elles s'arrêtaient au littoral. Il eût été bien plus curieux, en revanche, de connaître les dénominations données par les naturels à chaque portion de cette contrée, dénominations qui devaient coïncider sans doute avec celles des diverses tribus; mais personne encore n'a pu réunir pour ce travail des matériaux suffisants. D'un autre côté, les Anglais forment aujourd'hui des divisions nouvelles avec des noms empruntés à la mère-patrie. Ces noms seuls sans doute resteront; et, pour les générations qui suivront la nôtre, la Nouvelle-Hollande pourra être appelée, à meilleur droit, la Nouvelle-Angleterre.

CHAPITRE XXXV.

AUSTRALIE. — INDIGÈNES.

Les tribus qui peuplent l'Australie appartiennent au type le plus commun et le plus dégradé de la race mélanésienne. S'il est possible d'a-

vancer à ce sujet une hypothèse plausible, sans doute ce vaste continent a pu recevoir sa population des terres de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès. Ces sauvages, d'écueil en écueil et d'île en île, sont probablement parvenus jusque sur les plages ingrates de la Nouvelle-Hollande, et là, privés des végétaux nourriciers de la patrie primitive, astreints à une vie de chasseurs nomades, souffrants, malheureux, ils déchurent sans doute, s'étiolèrent, et descendirent où ils sont restés, au dernier degré de l'échelle des êtres. Si ce système d'émigration était admis, on pourrait se demander encore comment ces hommes auraient pu perdre l'usage de l'arc et des flèches, de la fabrication des étoffes, de certaines notions industrielles et agricoles qu'ils avaient autrefois. Cette objection ne resterait toutefois point sans réponse, car la nouvelle terre n'offrait aux émigrans aucune des ressources de celles qu'ils avaient quittées; ils n'y retrouvaient ni le même bois pour fabriquer leurs armes, ni les mêmes matières pour confectionner leurs étoffes, et de ces causes résultèrent sans doute une décadence et un abrutissement graduels. Ces émigrations d'ailleurs n'étaient pas, il faut le croire, spontanées et volontaires: les tribus qui abordèrent sur les plages de l'Australie, et purent s'y fixer, avaient été chassées probablement par la guerre des terres fertiles de l'équateur.

Quoi qu'il en soit, l'Australien n'est guère plus noblement organisé que le difforme Saab de l'Afrique méridionale et le Pécherai de la Terre-de-Feu. Toute notion d'agriculture lui est demeurée étrangère, et c'est à peine si quelques tribus sont arrivées jusqu'à entrevoir quelques faibles idées de navigation, sans les développer au-delà de la fabrication d'un radeau ou d'une petite pirogue en écorce d'arbre.

L'Australien est, en général, petit et d'une conformation chétive: ses extrémités sont grêles et disproportionnées avec le reste du corps; le ventre est souvent proéminent, le front comprimé, le nez épaté; les narines sont évasées, les yeux enfoncés et petits, la bouche très-large, les mâchoires saillantes, la barbe noire, touffue et hérissée. Sa couleur varie depuis le jaune ou cuivre foncé jusqu'au noir assez prononcé. Les cheveux sont tantôt longs et lisses, tantôt noirs et crépus, le plus souvent ébouriffés et frisés; mais ils ne sont jamais vraiment laineux, et c'est là le seul trait qui sépare réellement ces hommes des nègres d'Afrique dont ils se rapprochent sous d'autres rapports d'une manière surprenante (Pl. XXXIX—4). Quelques tribus seules, soit

par l'influence du climat, soit par suite d'une nourriture plus abondante, offrent des caractères plus nobles d'organisation. Dans le nombre, les voyageurs citent les tribus de Marrigong, de la baie Moreton, de la baie Jervis et du port Western.

Jeunes, les femmes ne sont pas aussi désagréables. Leurs formes, souples et légères, ont même une certaine grâce sauvage. Mais tout s'en va au premier enfant, et, dans leur vieillesse, ce sont les créatures les plus hideuses qu'on puisse imaginer.

Les Australiens sont fort agiles à la course; ils grimpent à la cime des arbres avec la souplesse et la rapidité d'un chat; leur vue est perçante, leur ouïe fine et subtile; leurs dents sont belles et très-bonnes. L'huile de poisson est en grand usage parmi eux; ils s'en oignent le corps, ce qui leur donne, à la longue, une odeur repoussante. Souvent, pour cela, ils posent les entrailles du poisson sur leur chevelure, et laissent à l'ardeur du soleil le soin de les fondre. L'huile qui dégoutte de la sorte sur tout leur corps sert du moins à les garantir des piqûres des moustiques.

Les naturels du littoral trouvent de grandes ressources dans les poissons et dans les coquilles. A l'intérieur, ces ressources manquant, les naturels en sont réduits aux racines de fougère, à certains tubercules, aux oiseaux, aux serpens, aux lézards et aux chenilles qu'ils peuvent recueillir. Pour les préparer, ils se contentent le plus souvent de les présenter un instant à la chaleur du feu, pour les torrifier d'une manière assez légère. Quand ils peuvent attraper un kangarou, ce qui n'est pas très-fréquent, c'est un grand régal pour eux; mais une bonne fortune extraordinaire, c'est lorsqu'arrive sur la côte le cadavre d'une baleine échouée. Ils s'en gorgent pendant plusieurs jours et ne l'abandonnent que lorsque la chair est dans un état de décomposition complète. Une bizarrerie assez singulière, c'est que ces mêmes sauvages, si peu difficiles dans le choix des aliments, ne veulent goûter à aucune sorte de raie.

Long-temps on avait pensé que les Australiens n'étaient point anthropophages; mais des faits récemment signalés ne permettent plus de douter que les peuplades de l'intérieur ne le soient. P. Cunningham raconte que, se trouvant chez un colon de ses amis, à quarante milles environ de Sydney, une tribu du district d'Argyle y passa, au retour d'une campagne contre les tribus de Bathurst qui avaient envahi leur territoire. Sur une question du voyageur

anglais, l'un des guerriers montra ses cinq doigts pour dire qu'on avait tué dans cette guerre cinq ennemis, dans le nombre desquels se trouvait une femme. La poitrine de cette malheureuse se trouvait encore dans un sac que l'on ouvrit devant Cunningham. Les sauvages ne se cachèrent pas pour déclarer qu'on mangerait ce morceau de chair comme le reste du corps avait été déjà mangé. A l'appui de ce fait, un colon certifia à Cunningham avoir vu quelque temps auparavant une cuisse d'homme enveloppée dans un sac pareil et destinée à servir de provision. Quand, à la suite de rixes, des pâtres anglais sont tombés entre les mains des naturels, leurs cadavres ont été dévorés par ces cannibales.

Dans la partie australe de cette terre, la plus froide et la plus montueuse, les sauvages portent de petits manteaux en peaux de kangarous ou d'opossums; mais ces vêtements, n'abritant guère que le dos et les épaules, laissent à peu près le reste du corps à découvert. Pour ornemens, ils mêlent à leurs cheveux des plumes, des touffes de poil, des os de poissons et d'oiseaux, des dents de quadrupèdes, fixés à l'aide d'une espèce de gomme. La plupart ont la cloison des narines traversée par un os ou un cylindre en bois. Dans les jours de grande toilette, ils se teignent le visage et le corps de blanc, de noir et de rouge, qu'ils obtiennent de la chaux des coquilles, de la terre d'ocre et du charbon: la distribution des couleurs et la forme des dessins caractérisent les diverses tribus.

Le tatouage en relief est en grand honneur parmi toutes les tribus australiennes. Ce sont des entailles assez profondes dans la peau, formant diverses sortes de figures en bosse plate, quand les plaies se sont cicatrisées. Les cérémonies de ces peuples ne manquent pas d'un certain appareil, comme on l'a vu par les détails du *gna-loung*; et l'acte lui-même, qui est l'admission de l'enfant à la condition d'homme fait, moyennant la perte d'une dent de devant, est une chose très-remarquable pour un peuple resté, d'ailleurs, dans une si profonde ignorance. Les dents sont arrachées par les *kerredais*, privilégiés pour cette opération. Les *kerredais* jouent, en outre, aux environs de Port-Jackson, le même rôle que les *mulgaradocks* du port du Roi-George. Partout, dans ce continent, se retrouve cette classe de prêtres, médecins et jongleurs, qui exploite à son profit les maladies, les terreurs et les superstitions des indigènes.

Les jeunes filles des environs de Port-Jack-

son sont également obligées de subir, dans leur enfance, l'amputation de deux phalanges du petit doigt de la main gauche. Le vrai but de cette mutilation n'est pas bien connu. On ne sait si une idée superstitieuse s'y rattache, ou si la mutilation n'a d'autre but que de donner plus d'adresse et de facilité aux femmes dans la fabrication des filets de pêche.

On a remarqué peu de difformités parmi ces sauvages. Les femmes accouchent très-facilement. Dans leurs rares maladies, les médecins ou kerredais emploient des espèces de conjurations, auxquelles ils joignent l'effet de frictions répétées. Quelquefois ils font prendre au malade de la gomme de xanthorrea et d'autres remèdes en crédit parmi eux. Les mulgaradocks, de l'aveu même des médecins anglais, sont d'habiles opérateurs, surtout pour l'extraction des lances dans les cas les plus dangereux. Le bois une fois retiré, la plaie est saupoudrée avec une poudre particulière, puis pansée avec un morceau d'écorce souple et tendre fixée par une ligature.

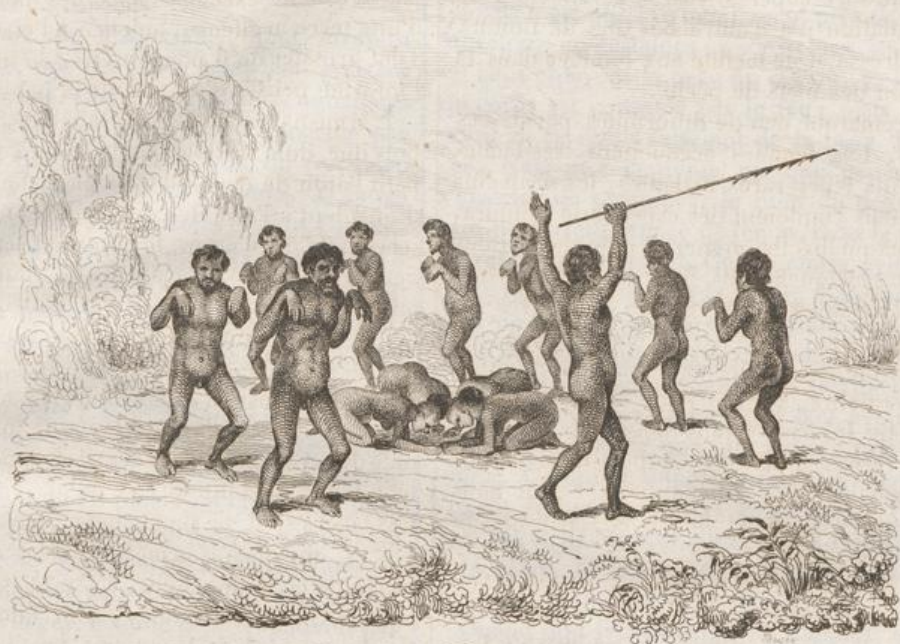
Chez les peuplades les plus avancées de l'Australie, les habitations sont des huttes en larges fragmens d'écorces, réunies au sommet en forme de ruches (Pl. XXXVI — 2), recouvertes de terre et tapissées d'herbes marines qui les mettent parfaitement à l'abri de l'eau. Le plus souvent la cabane de l'Australien n'est qu'un hangar en branchages, couvert de roseaux, de joncs, ou de feuilles de xanthorrea. Parfois encore, dans leurs courses, ils ne prennent pas la peine de construire ces huttes; et pour s'abriter les reins contre le vent et la pluie, ils se contentent d'un large morceau d'écorce enlevée à l'eucalyptus le plus voisin, tandis qu'ils chauffent le devant de leur corps à un petit foyer autour duquel ils s'endorment. Chaque soir, ils campent ainsi, et quand on parcourt les forêts des Montagnes-Bleues, on rencontre à chaque instant de ces débris de foyers, autour desquels sont semés des morceaux d'écorce et les restes des végétaux dont les indigènes se sont nourris. A ces signes, on reconnaît une halte de naturels. Quant à la construction des pirogues, les tribus les plus avancées n'avaient pu fabriquer que des embarcations en écorces d'arbres, réunies aux deux extrémités et cimentées avec une sorte de résine (Pl. XL — 1).

Dans quelques endroits, ces peuples sont troglodytes; ils vivent dans des cavernes naturelles. Sur le plateau de Clark près du cap Melville, le botaniste Cunningham examina l'une de ces cryptes dont les parois, enduites d'une

couche d'ocre rouge, avaient été décorées d'un grand nombre de figures de poissons, de reptiles, d'oiseaux, de pirogues et de gourdes. Ces figures, au nombre de plus de cent cinquante, étaient passablement exécutées avec des points blancs d'une terre argileuse, amenée à l'état de pâte. Tout grossier qu'il pouvait être, ce travail était l'informe pensée d'un art, de la peinture.

L'arme nationale des Australiens est la lance en bois dur, dont ils doublent la force à l'aide d'un petit bâton de deux ou trois pieds de long, muni d'un adent à l'une des extrémités. Quand ils se servent de cette arme, le bâton est tenu presque verticalement de la main droite, tandis que la lance est contenue, vers son milieu, entre les doigts de la main gauche, et que son extrémité repose sur l'adent du bâton. Après avoir balancé et ajusté un instant la lance, ils la poussent avec une grande force et une étonnante justesse, jusqu'à d'incroyables distances; ils frappent souvent leur but à soixante-dix et quatre-vingts pieds. Ces lances sont ou simplement acérées, ou barbelées, quelquefois armées d'arêtes ou de morceaux de coquilles. Leurs casse-têtes ou *waddis*, aux environs de Sydney, sont fabriqués avec du bois très-dur et souvent terminés par un gros bouton, ce qui rend leurs coups très-redoutables. Nous avons déjà mentionné le *womerang* et la manière bizarre de s'en servir.

Dans leurs pêches, ces naturels emploient une sorte de foëne ou harpon, ou bien ils poussent le poisson dans de vastes enceintes, soit en pierres, soit en pieux entrelacés de rameaux, qui restent presque à sec lorsque la marée se retire. Le long des rivières, ils font la pêche avec des filets qui barrent quelquefois tout leur lit. Leurs ustensiles sont des haches et des couteaux d'une fabrication très-simple. Les premières ne sont que des morceaux de cailloux assez durs, grossièrement aiguisés sur les deux bords, puis soudés à un manche de bois avec de la gomme de xanthorrea. Ces haches servent en même temps de marteaux. Quant aux couteaux, ils sont fabriqués avec des fragmens tranchans de quartz, soudés le long d'un manche de bois avec la même gomme. Ces instrumens seient plutôt qu'ils ne tranchent. Les naturels font un grand cas des morceaux de culs de bouteilles de verre des Européens, et les ramassent avec soin pour remplacer le quartz. Ils allument du feu, comme les autres peuples sauvages, en faisant tourner rapidement et avec force une pièce de bois sec dans un trou formé sur une autre pièce. Pour éviter d'avoir recours à ce procédé pénible, on a vu qu'ils conservaient



4. Danse des Natives de l'Australie.



5. Koalibourguet.

6. Wombat ou Posman.

...the ... of the ...

...the ... of the ...



...the ... of the ...

...the ... of the ...



...the ... of the ...

...the ... of the ...

avec soin des cônes allumés de banksia. Chez eux, c'est une coutume générale de mettre le feu aux plantes et aux herbes quand elles sont desséchées, et cette habitude n'a pas peu contribué à rendre les forêts de l'Australie d'un accès facile aux Européens.

Les tribus de l'Australie, tout errantes qu'elles sont, ont des idées assez bien arrêtées sur la propriété. Chacune d'elles reconnaît ses limites et les fait rigoureusement respecter par ses voisins. Souvent la violation du territoire donne lieu à des luttes meurtrières. D'autres fois ces querelles sont portées devant l'assemblée générale des tribus, et alors, assujetties à des règles de convention, elles prennent le caractère d'un tournoi plutôt que d'un combat. Les femmes assistent et se mêlent à ces réunions et y prennent souvent une part active.

Dans l'Australie méridionale, les tribus qui ne comptent guère plus de trente à quarante individus se réunissent en famille sous l'autorité du plus ancien ou du plus courageux. Le pouvoir de ce chef est assez précaire, s'il faut en croire quelques voyageurs; suivant d'autres, c'est une influence active et réelle, qui confère quelques privilèges, comme celui de pouvoir par exception prendre plusieurs femmes, et prélever la meilleure part sur les produits de la chasse et de la pêche.

Les Australiens ont apprivoisé le chien qui leur est utile pour chasser les petites espèces d'opossums et de kangarous, et pour conserver la piste des grands kangarous et des emus, plus difficiles à rejoindre. Les naturels attachent un grand prix à ces chiens, et les femmes leur présentent quelquefois le sein pour les allaiter. Le lieutenant Breton a même entendu raconter que des femmes australiennes avaient fait périr leurs propres enfans pour pouvoir donner leur lait à de petits chiens; mais c'est le seul voyageur qui relate ce fait monstrueux.

Aux environs de Port-Jackson, les mariages se forment d'une manière barbare. Le jeune homme qui veut prendre femme cherche à surprendre quelque jeune fille d'une tribu voisine, la renverse à coups de bâton, la charge sur ses épaules, et la porte jusqu'au sein de sa tribu où le mariage se consomme de la manière la plus brutale (Pl. XXXIX — 2). Ainsi enlevées, ces jeunes filles s'attachent pourtant à leur époux et finissent par devenir d'excellentes mères de famille. Cette coutume sauvage ne semble pas d'ailleurs générale dans l'Australie; dans toutes les autres régions, les mariages se consomment d'une manière moins violente et plus convenable.

Les honneurs rendus aux morts ne varient pas moins de tribu à tribu, de zone à zone. Les uns les enterrent avec un certain cérémonial; d'autres les brûlent en entier sur des foyers; quelques-uns livrent le corps aux flots. Enfin (et cela a été observé notamment près de la baie Moreton), en certaines circonstances, les parens ou amis enlèvent la peau du défunt, et le reste du corps est consumé par le feu; mais on n'a point su ce qu'ils faisaient de la peau. En tout cas, c'est une coutume presque générale de s'abstenir de prononcer le nom du défunt durant un certain espace de temps, dans la crainte de rappeler son esprit. Ces hommes évitent en outre de passer devant la tombe d'un mort, de peur de voir apparaître son fantôme qui pourrait les étrangler. Aux kerredais seuls appartient le droit de hanter impunément ces terribles lieux, et, pour être reçu kerredai, il faut avoir eu le courage de dormir une nuit entière près d'une tombe. Durant ce sommeil, disent les naturels, l'esprit du mort a ouvert le ventre de l'initié, lui a retourné les entrailles, puis a remis le tout à sa place. Grâce à cette opération, il peut braver désormais la visite des esprits.

Quand une femme laisse en mourant un enfant à la mamelle, il est enterré sans pitié avec elle, si personne ne se présente pour en prendre soin. Des placards noirs et blancs sur le visage sont les signes caractéristiques du deuil, et on les conserve plus ou moins long-temps, selon le degré d'affection que l'on portait au défunt. On s'écorche en outre le nez et on s'interdit tout ornement.

Les danses des Australiens ont un caractère symbolique. D'ordinaire, les deux sexes y figurent séparément, comme on l'a vu dans les danses du port du Roi-George. Breton raconte qu'il fut témoin d'une danse de la tribu des Wollombis, dans la Nouvelle-Galles du Sud, où l'on procéda comme il suit. Les hommes se placèrent en cercle autour de quatre femmes, et se mirent à danser. Les femmes agenouillées se tenaient à quatre pattes, la tête basse, comme si elles allaient se heurter l'une l'autre, lançant les jambes par intervalles à la façon d'un animal qui rue. Cependant, les bras ramassés en l'air comme les pattes d'un ours, le regard lascif et la tête oscillante, les hommes tournoyaient, dans une sorte de cadence, autour de ces quatre créatures ainsi accroupies (Pl. XL—2). Au bout de quelques minutes de ce manège, les femmes se levèrent, tandis que les hommes continuaient; et bientôt ce premier épisode assez peu décent se termina par des détails d'une obscénité trop

révoltante pour qu'il soit possible de les raconter.

L'Australien croit aux esprits, à l'influence des songes, aux charmes et aux sortilèges; il attribue à ces influences malfaisantes presque toutes ses maladies: aussi les remèdes les plus ordinaires employés par les kerredais et les mulgaradocks sont-ils des conjurations ou de nouveaux charmes pour détruire l'effet des premiers. Quelques tribus de la Nouvelle-Galles du Sud admettent un bon esprit nommé *Koyan*, et un mauvais esprit nommé *Potoyan*. *Koyan* n'est occupé qu'à leur rendre de bons offices; mais ils redoutent beaucoup *Potoyan*, sans cesse occupé à leur jouer de mauvais tours. Son arrivée s'annonce par un sifflement particulier, bas et prolongé. Les colons, qui connaissaient cette superstition, s'en servaient pour se débarrasser des importunités des sauvages: ils sifflaient à leurs oreilles comme *Potoyan*. Par la même raison, jamais les naturels ne sifflent quand ils passent sous une roche; ils auraient peur que la roche ne tombât sur eux. Ils s'imaginent qu'en faisant rôtir des poissons durant la nuit, ils s'exposent à faire souffler des vents défavorables. Collins raconte même à ce sujet une anecdote assez singulière.

« L'un des canots au service de la colonie ayant été un jour retenu dans le port par des vents contraires, les matelots s'amuserent à ramasser quelques coquillages, qu'ils voulurent faire rôtir ensuite pour leur repas du soir: Un naturel qui les observait secoua la tête et ajouta: « Le bon vent ne viendra point, puisqu'on fait cuire du poisson la nuit. » Les matelots n'en firent que rire alors; mais le lendemain, le pronostic du sauvage s'étant vérifié, et les vents défavorables ayant redoublé de force, les Anglais maltraitèrent le pauvre prophète, disant que c'était à lui que l'on devait cette contrariété. Lesquels étaient les plus ignorans et les plus brutes de l'un ou des autres? »

Les montagnards australiens croient que le *warwi*, sorte d'amphibie approchant du crocodile, habite les rivières de l'intérieur, et en sort quelquefois pour enlever des enfans qu'il dévore ensuite. Suivant les mêmes récits, le *coupir*, autre monstre à figure humaine, se retire dans des cavernes inaccessibles: il peut faire périr les noirs, mais les blancs sont hors de ses atteintes.

La population indigène de l'Australie a jusqu'ici échappé à toutes les évaluations statistiques. Si l'on voulait toutefois établir un calcul en allant du connu à l'inconnu, on n'attein-

drat pas un chiffre plus élevé que celui de 100,000 ames, dont la moitié dans le rayon littoral sur une bande de dix lieues environ. D'immenses intervalles ont été parcourus à l'intérieur, sans offrir d'autres habitans que quelques tribus clairsemées, et la chose se conçoit facilement, quand on songe au peu de ressources qu'offre cette région pour la nourriture de l'homme. Si quelques canaux considérables se découvrent jamais et fraient une route vers la partie centrale, ce chiffre augmentera sans doute; mais il est douteux qu'il arrive au nombre de 150,000 ames.

Partout, d'ailleurs, où les races plus civilisées ont mis le pied, il est inmanquable de voir disparaître graduellement les races primitives et sauvages. Toutes les colonisations ont abouti à la dépopulation des indigènes, et l'Australie ne manquera pas plus que l'Amérique et l'Afrique à cette nécessité. A Port-Jackson, les tribus vont chaque jour s'affaiblissant, et cette décroissance amènera bientôt leur extinction. Toute race qui ne peut se ployer à la civilisation disparaît devant elle. C'est la loi du progrès lent, mais continu de l'humanité. Ainsi l'Australien, demi-homme, demi-brute, n'ayant aucune des conditions d'amalgame qui peuvent créer, comme ailleurs, une classe métisse, périra tout entier. Dans deux siècles, l'Australie sera l'Europe de l'autre hémisphère, et peut-être y cherchera-t-on vainement alors des aborigènes. Ils n'existeront plus que dans nos livres, échos des récits des vieux voyageurs.

CHAPITRE XXXVI.

COLONIES ANGLAISES DE L'AUSTRALIE.

Vers les dernières années du siècle passé, la Grande-Bretagne cherchait un lieu de déportation pour ses criminels, une terre expiatoire où elle pût envoyer l'écume de sa population, en la faisant servir à ces vastes pensées de colonisation lointaine qui absorbaient alors le cabinet de Saint-James. Grâce à Banks, il songea à l'Australie et à Botany-Bay que ce marin avait visitées dans son premier voyage avec Cook. Le lieu était propre, en effet, pour une destination pareille. Distance de la métropole, position commerciale entre l'Océanie et la Malaisie, heureuses dispositions des indigènes, tout semblait militer en faveur du projet.

La première tentative eut lieu en 1787. Neuf bâtimens furent armés pour transporter les condamnés dans la nouvelle colonie, avec quelques soldats d'escorte et des munitions. La frégate